

Un atelier d'écriture entre adultes

Martine Boncourt

On demande aux enfants d'écrire des textes libres, partant du principe que...

Stop !... "du" principe ?...

Reprenons : ... en partant de "nombreux" principes, tous plus pédagogiques, plus éducatifs les uns que les autres !

Oui, justifier sa pratique, on sait faire. Mais se mettre en jeu soi-même pour vivre ses propres peurs avant de les faire vivre aux enfants est une entreprise autrement plus délicate.

C'était le pari, ce soir-là. Nous étions six. Six enseignantes à pratiquer ou à avoir pratiqué le texte libre dans sa classe. Six enseignantes prêtes à jouer le "je" de l'écriture libre. Toutes ont écrit. Toutes ont lu leur texte au groupe. Trois acceptent de livrer leur production à Chantier. Ce sont ces textes que l'on pourra lire ci-dessous.

Fixons d'abord quelques règles du jeu, entre nous, adultes, pour faire sauter des verrous : un quart d'heure pour jeter sur du papier ce qui me passe par la tête à propos de ma classe ; tout est bon. Même l'événement le plus futile, dès lors qu'il prend consistance, pétri par les mots, perd de son apparente banalité. Se laisser guider par les mots : ce sont eux qui souvent fécondent l'idée.

Si bien que même quand on pense n'avoir rien à dire sur l'école, rien à écrire qui puisse intéresser les autres, on a toujours, en tant que professionnels, quelque chose à dire, quelque chose à écrire qui capte ? - capture ? - captive ?... l'attention des collègues tant ce métier œuvre dans un relationnel puissant. Oui, les petits riens de la classe nous passionnent. Ils parlent du métier, c'est sûr, mais aussi de l'humain, à tous les coups. Et quoi de plus intéressant ?

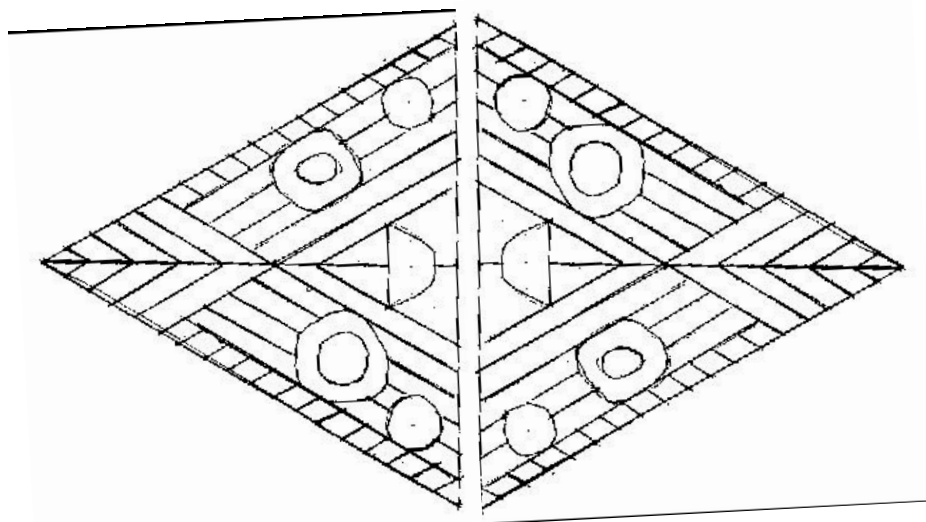
Seconde règle : il s'agit d'aller droit à l'essentiel, de ne pas se perdre dans les fioritures, considération ou digression qui ne servent pas le propos. Exercice difficile !

En fin d'écriture, nous reprenons nos textes individuellement afin de traquer systématiquement les répétitions, les lourdeurs, les coquilles, mais aussi tout "le gras" du texte.

En la circonstance, nous avons peu de temps pour faire ce travail de réécriture indispensable. Il est probable que ces trois textes y auraient gagné en maturation si nous avions pu les reprendre encore. C'est que nous demandons d'ailleurs à nos élèves. Car c'est bien cela, écrire...

Écrire ? Écrire pour soi ? Pour un autre ? Pour plein d'autres ? Pour Chantier ?

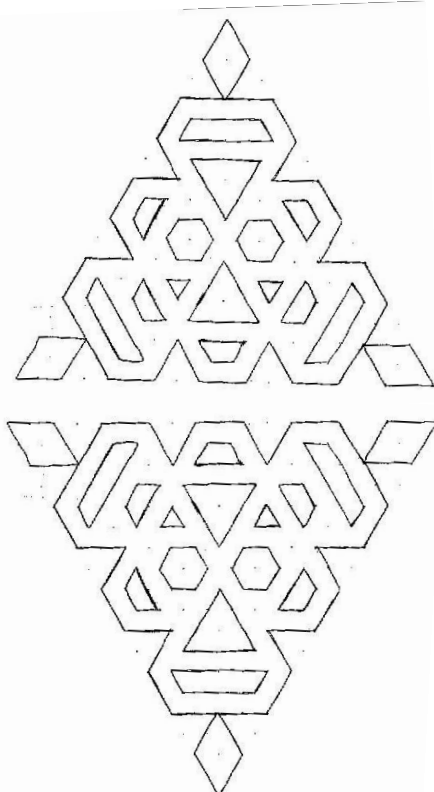
Et s'il ne suffisait que de le décider ?



L'hiver. Le froid.
Des gosses. Des yeux.
Des yeux avachis. Des yeux pétillants.
Chaque fois que je vais chercher un élève dans sa classe, c'est le regard qui fait la différence.
Il y a ceux dont je cherche le regard. Je refuse de le laisser fuir. Il y a ceux qui m'attendent. Ceux qui sont tout de suite debout, les yeux pétillants, ce sont eux les yeux pétillants, ceux qui attendent ces trois quarts d'heure. De bonheur ?
Peut-être trois quarts d'heure de bulle d'air. Ceux qui se sont saisis de ce qui leur est offert là, ce court temps de la semaine.
Il y a les yeux avachis de ceux qui n'aiment pas que je vienne les chercher ou ceux pour lesquels ça ne fait aucune différence. Ici ou là...
Et puis, il y a celui qui dit oui :
"Tu vas bien ?"
- Oui.
- Tu étais en train de faire un travail ?
- Oui.
- Tu préfères le rouge ou le bleu ?
- Oui."

Oui, oui, oui. Quel chemin t'a donc mené à dire oui quoi qu'on te pose comme question, pour qu'on arrête de t'en poser, pour que tu puisses rester dans ce retranchement qui est tien ?
Tu fais donc partie de ceux dont j'essaie de capter le regard, de ceux chez qui je cherche l'étincelle dans le regard.
La petite étincelle du désir.
Aujourd'hui, tu as souri.

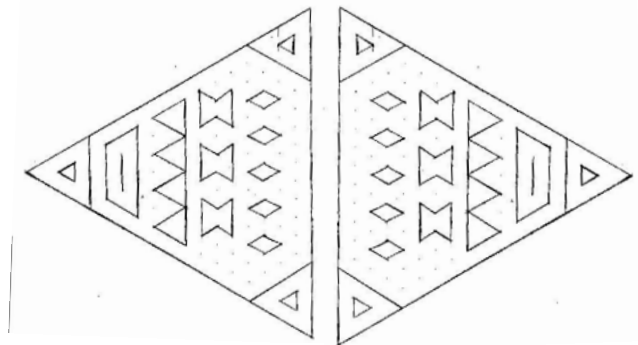
Jacqueline Brockers



Elle lit. Enfin, elle déchiffre. Enfin, elle ânonne.
Des sons. Des sons sur un texte qui a pourtant du sens. Un texte libre écrit par l'une d'entre les apprenantes et que nous avons déjà travaillé dans le groupe avec elle. Il y est question de chute sur la tête, de visite chez le médecin, de radio et de... de... Elle va pour prononcer le mot. Lentement. Péniblement. Lettre à lettre. Son à son. Comme elle l'a fait pour le reste du texte. Et tout à coup, avant même qu'elle ait amorcé le début de la première lettre, elle lance le mot "résultat" ! Comme ça, d'un jet, d'un souffle. Dans un presque cri. Le mot "résultat" comme un éclair blanc.

C'est la première fois qu'elle associe ces petits signes, puis ces bruits de bouche à une idée qu'elle a reliée à ce qui précède. La première fois qu'elle anticipe du sens en lien avec d'autres mots, la première fois et elle en rit. Et moi aussi. On appelle ça un moment crucial. Est-ce un moment crucial ? Sera-ce un moment crucial pour Tigist, jeune Éthiopienne de trente-cinq ans, venue en France l'an passé avec, pour tout bagage scolaire, quelques bribes de ce qu'il serait présomptueux d'appeler un "savoir lire-écrire" ?

Martine Boncourt



C'est peut-être l'obscurité ou l'excès de lumière ? Où sont les pensées ? Les images ? Je ne sais pas si l'on peut parler de souvenirs. Atteinte de cécité ? D'amnésie ? Je ne vois rien.

Mais c'était le matin, un matin de début d'hiver, sombre encore, pas vraiment hostile mais fragile. Un fragment de poésie accroché à un fil qui dit que les mots sont de trop, que la trace du chevreuil dans la neige vierge et blanche et immaculée, ce ne sont pas des mots, mais bien plus : du langage. L'après-midi du même jour, nous marchons tous, maîtres et élèves réunis, sur le chemin des coteaux, dans la neige, loin, je ne sais plus où nous allions, sans dire un mot, j'ai pensé au langage.

Barbara